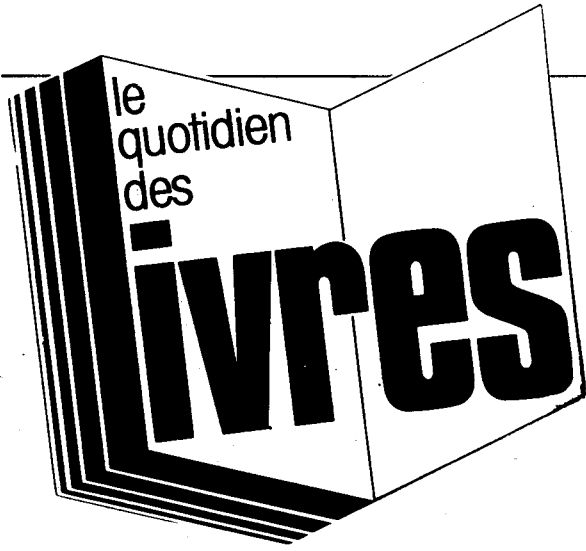




Une famille géniale et tragique

Le génie artistique est-il héréditaire ? Non, bien sûr. Pourtant, il existe des familles où le talent a fleuri avec un bonheur particulier. Cela a été vrai en musique avec les Mozart, en littérature avec les deux frères Corneille, Thomas et Pierre, avec les deux Goncourt, Jules et Edmond, avec les Tharaud. Léon Daudet a fait preuve d'un talent comme polémiste et comme mémorialiste qui n'était pas inférieur, loin de là, à celui de son père Alphonse Daudet. Les Dumas père et fils, les Gautier, père et fille, les Mauriac, ou l'exceptionnelle famille Renoir, qui a donné un grand peintre et un grand metteur en scène, montrent que si le génie n'est pas transmissible, en revanche une certaine atmosphère de culture, une tradition d'exigence, peuvent l'être.

Cela ne va pas sans drames. Un génie illumine une famille autant qu'il l'accable. Il crée un sillon qui peut vite devenir une ornière. L'admiration peut stimuler, mais aussi paralyser la création. Beaucoup de rejetons de la famille de Hugo, de celle de Tolstoï, se sont désespérés dans des projets littéraires sans pouvoir aboutir.

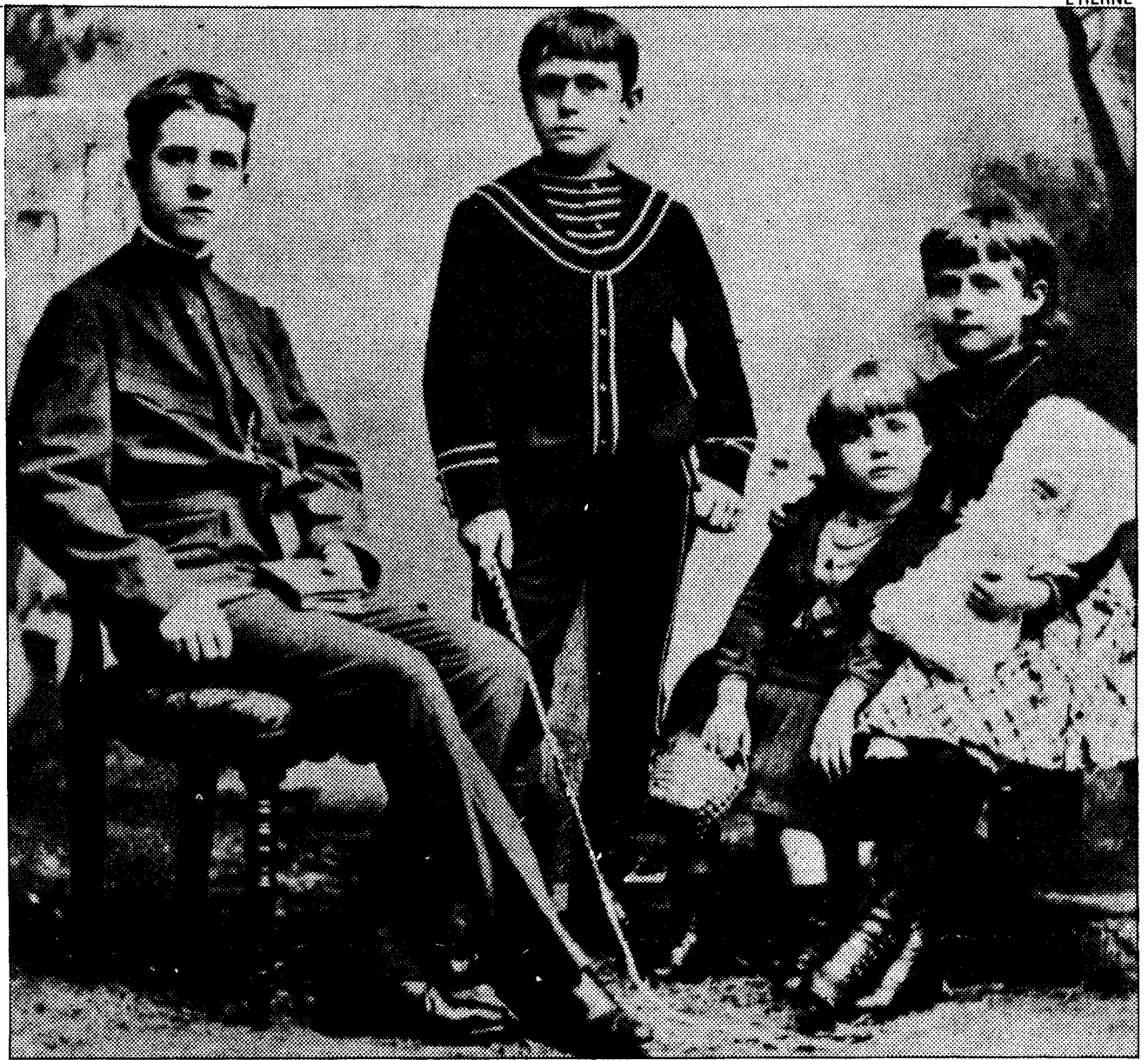
Le cas des Mann est exceptionnel. Rarement une famille

a compté autant de génies et de talents. La littérature est devenue pour elle une activité quasi obligatoire. Les deux frères, Thomas et Heinrich, tous les deux à leur manière, ont bâti une œuvre importante : l'un, Thomas, grand bourgeois génial, prix Nobel, a régné sur les lettres allemandes comme une sorte de poète officiel ; l'autre, Heinrich, dont les livres ont également connu un très grand succès, s'est singularisé par son anticonformisme. Tous deux se sont retrouvés dans le refus du nazisme et dans l'exil.

La femme de Thomas Mann a écrit ses souvenirs, tandis que leurs enfants, ballottés par les drames de l'Histoire, ont presque tous tenté d'honorer la tradition familiale. Erika, la fille, Golo, et enfin Klaus dont on publie « le Volcan », récit d'une génération en exil, ont choisi la littérature. Klaus Mann a, lui, été fidèle à un autre trait familial : le désespoir. Comme les deux sœurs de Thomas, il s'est donné la mort après la dernière guerre. Il avait espéré de la paix un retour à la civilisation européenne. Son suicide met un point final au destin d'une famille géniale et tragique.

Jean-Marie ROUART

Les MANN



Heinrich, Thomas et leurs sœurs Carla et Julia

Tout le monde ou presque a écrit dans la famille de Thomas Mann ● On réédite « le Sujet de l'empereur », de son frère Heinrich ● On publie « le Volcan », de son fils Klaus, témoin désespéré d'une époque tragique ● Une grande famille littéraire...

Heinrich : l'anticonformiste

Premier né du grand bourgeois Thomas Heinrich Mann, grossiste en céréales et futur sénateur, et de la créole et Brésilienne Maria Luiza da Silva, Heinrich Mann naquit le 27 mars 1871, dans la ville

par
Nicole CASANOVA

hanséatique de Lubeck. Les respectables fées qui l'accueillirent se regroupèrent quatre ans plus tard autour du berceau du frère cadet, Thomas. Elles avaient nom Lubeck, tout d'abord, un quartier patricien (aux lisières duquel se logeaient, horreur, d'innombrables et pittoresques bordels, un port étant toujours un port), une firme de commerce fondée en 1790, la richesse, une famille de notables vénérés, une éducation soignée.



Heinrich Mann : un terrible tableau du goût allemand pour la servitude.

Ces données cousues d'or, les deux frères en firent un usage bien différent. Thomas Mann allait assimiler cet univers et en faire, finalement, le serviteur de son art. Heinrich, au contraire, se révéla très tôt

comme un antibourgeois, anticonformiste, bref comme le type même de ces « enfants chevelus » et poètes qui font frémir les pères bourgeois. Le sénateur Mann avait vu le danger. Dans son testament, il pria que l'on s'opposât aux velléités littéraires de son fils aîné. « Il ne réunit pas les conditions nécessaires », disait ce père prévoyant, « qui sont des études suffisantes et de vastes connaissances ».

Heureusement pour nous, le sénateur Mann mourut assez tôt — en 1891, Heinrich avait vingt ans — pour ne pas entraver trop longtemps la vocation de son fils. Et c'est la désobéissante créole Julia qui finança, en 1893, la publication du premier roman de Heinrich : « In einer Familie » (« Une famille »), où le jeune auteur traitait déjà les thèmes principaux de son œuvre en attaquant le pangermanisme,

l'idolâtrie dont on entourait les Hohenzollern, le militarisme, le racisme, l'irrationalité croyance allemande en la force du destin.

Entre 1896 et 1898, Heinrich et Thomas voyagent ensemble en Italie, s'entendent bien, envisagent de collaborer à une œuvre commune à la manière des Goncourt. Mais très vite, les choses se gâtent. Tandis que Heinrich sans domicile fixe erre de Munich à Berlin, parcourt l'Italie et la Côte d'Azur, Thomas brigue la main d'une riche héritière, Katia Pringsheim.

« Tout cet argent le rend froid et prétentieux », dit la chaleureuse Julia. Heinrich, lui, est amoureux de la très jolie actrice Carla, ce qui ne risque pas de l'accabler sous la fortune et le conformisme. Il prépare son roman « le Sujet », celui-là même qui vient d'être réédité sous un titre inutilement rallongé : « le Sujet de l'empereur ».

Heinrich Mann y trace un terrible tableau du goût allemand pour la servitude, de ce respect religieux devant l'autorité, de cet anéantissement

d'une personnalité devant l'image du chef, qui ont ouvert directement la voie au nazisme vingt-cinq ans plus tard, et dont l'Allemagne est fort loin d'être guérie.

Le roman commence à paraître en 1914, dans une revue. La guerre l'arrête aussitôt. Et au même moment, Heinrich se brouille de façon grave et durable avec son frère Thomas, écœuré par un écrit de celui-ci qui glorifiait la guerre et l'âme allemande.

Après la guerre, Heinrich Mann soutient la révolution munichoise de 1918, prend parti pour Kurt Eisner, et dès 1923 voit avec angoisse le fascisme naître dans la ploutocratie munichoise. Il atteint, lui, à une gloire éclatante en Allemagne, devient une autorité morale et artistique reconnue de tous. « Le Sujet », paru en 1918, a été tout de suite vendu à 750 000 exemplaires. De plus en plus, il s'acharne à démolir un empire dont Thomas est le complaisant citoyen.

« L'Ange bleu » est porté à l'écran en 1930, et marque les débuts de Marlène Dietrich.

En 1931, Heinrich Mann signe avec Käthe Kollwitz et Albert Einstein un appel de la Ligue socialiste internationale pour l'union du Parti communiste et de la SDP contre la dictature fasciste menaçante. En 1933, il est exclu de l'Académie des arts de Berlin. Le « Völkischer Beobachter », organe de presse nazi, l'attaque violemment. Le jour même, André François-Poncet, ambassadeur de France, l'avertit discrètement en une phrase restée célèbre : « Si vous venez sur la place de Paris, ma maison vous est ouverte... » Heinrich comprend, s'en va deux jours plus tard, sans bagages. Exilé en France, puis aux Etats-Unis, où il se réconcilie avec son frère Thomas, Heinrich Mann ne reviendra jamais en Allemagne. Il meurt à Santa-Monica le 12 mars 1950.

N. C.

● « Le Sujet de l'empereur », de Heinrich Mann, traduit par Paul Budry (1928), traduction révisée par Dominique Saadjan (Presses d'Aujourd'hui, 1982).



Une personnalité plus trouble et complexe que les apparences

L'auteur de « la Montagne magique » et de « Buddenbrooks » a régné sur la vie littéraire allemande des années 20. Puis ce fut l'exil aux Etats-Unis pour échapper au nazisme

Thomas : un grand bourgeois des lettres

Né le 6 juin 1875, Thomas Mann avait seize ans quand son père mourut. L'adolescent ne trouva pas devant lui le traditionnel obstacle d'une famille bourgeoise conformiste et hérissée d'effroi devant toute vocation artistique. En fait, il assista à la liquidation de la firme Mann, et put constater avec quelle élégance les riches lubeckois tournèrent le dos à la famille dès que l'influent sénateur fut enterré.

Il eut donc l'occasion de mettre à profit l'ironie et le goût des distances qui, chez lui, étaient innés. La décomposition, la décadence du monde bourgeois, l'effet corrompteur de l'argent, seront des leitmotivs de son œuvre, des « Buddenbrooks » à « Félix Krull ».

Néanmoins, il aime les avantages associés à la catégorie sociale où il est né. Son idée de l'artiste s'accommoderait mal de la bohème désargentée on vit son frère Heinrich.

« Mort à Venise », avec son luxe et ses palaces, est une fleur née des corruptions bourgeoises, d'une manière baudelairienne, où beauté et volupté se passent difficilement de luxe.

Dès que ses premiers succès l'amenèrent à une vie publique, il eut apparemment cet air « important » qui agaçait un certain nombre de ses contemporains. En fait — et la récente publication de son « Journal » le montre, la personnalité de Thomas Mann



Le 6 juin, 75^e anniversaire de Thomas Mann. De gauche à droite : Gret (Mme Michael Mann), Thomas Mann, Katia, Erika, Elisabeth et Michael

était beaucoup plus trouble et complexe que ses apparences sociales ne pourraient le faire croire. Ce très grand monsieur avait débuté sans éclat dans la vie, ratant le baccalauréat, occupant ensuite un modeste emploi de surnuméraire dans une compagnie d'assurances.

Il raconte lui-même avec humour que l'armée fut obligée de congédier, une malformation de la jambe le rendant incapable de marcher au « pas de l'oie ». Mais quoi, dès 1901, à vingt-sept ans, il publie les deux énormes volumes des « Budden-

brooks », en 1903 « Tristan » et « Tonio Kröger », en 1905 il épouse Katharina Pringsheim, retrouvant ainsi l'aisance plus ou moins perdue depuis la mort du sénateur Mann, et la même année son épouse lui donne une fille, Erika, qui sera suivie de cinq autres enfants. Thomas Mann ne faisait rien à moitié quand il se mêlait de fonder soit un roman, soit une famille... Vient en 1924 « la Montagne magique », et en 1929 le prix Nobel de littérature consacre cet étrange, et secrètement indépendant champion de l'establishment le plus classique.

Comme son frère Heinrich, il assiste avec horreur à la montée du nazisme. En 1930, son discours public « Appel à la raison » reste sans effet dans un pays déjà bien loin du rationnel. En 1933, en voyage à l'étranger, il apprend la prise du pouvoir par les nazis. Il en subit un choc violent, qu'il évoquera plus tard ainsi : « Devenu en une nuit sauvage et étranger, défiguré, mon pays ne m'offrait plus de place ni d'air respirable... » Il ne reverra l'Allemagne qu'en 1949. Et pendant toute la guerre, il s'efforcera d'aider ses compatriotes. Aux Etats-

Unis où il s'est réfugié, il devient le symbole de la résistance allemande. Le retour en Allemagne fut difficile et lui parut même impossible — on lui reprochait son émigration. Il choisit de vivre en Suisse, où il meurt le 12 août 1955. ... Et puisque nous parlons de la famille Mann, peut-être faudrait-il évoquer les deux sœurs de Heinrich et Thomas. Elles avaient nom Carla et Julia. Elles se donnèrent toutes les deux la mort, l'une en 1910, l'autre en 1927.

M. C.

Sa femme Katia, la mémorialiste

Katia est née en 1883 à Munich. Elle est la fille du professeur Alfred Pringsheim, riche mathématicien. Collectionneur, il possède des manuscrits de Wagner, ce qui fut une première raison pour que Thomas Mann lui soit présenté. Sa mère, elle aussi, est une femme brillante. Elle est féministe, ce qui explique qu'elle ait poussé sa fille à faire des études : Katia sera la première fille à Munich à passer son baccalauréat, et elle poursuivra des études de mathématiques.

Mme Pringsheim avait un très célèbre et très fermé salon littéraire, où fut reçu le jeune Thomas Mann. C'est ainsi qu'il fit la connaissance de Katia, et l'épousa en 1905... Pas tout à fait, car le peintre Kaulbach avait peint un portrait très célèbre des cinq enfants Pringsheim petits, et le jeune Thomas qui avait quatorze ans en avait découpé et fixé au mur une reproduction parue dans une revue, à Lübeck. Il eut ainsi sous les yeux sans le savoir celle qui deviendrait sa femme huit ans plus tard !

A partir de 1905 jusqu'à la mort de Thomas Mann, pendant 50 ans donc, elle ne le quittera pas un seul instant. C'est elle qui a tout fait dans sa vie pour le décharger de toute préoccupation matérielle, véritable tyran domestique, lui servant à la fois d'intendante, de secrétaire, etc. Parlant à la perfection plusieurs langues, ce qui n'était pas le cas de son mari, c'est elle qui discuta tous ses contrats. Après 1955, elle s'est occupée de l'éducation de ses petits-enfants, et surtout du fils de Michael, qui est pianiste. Elle a bien sûr continué à s'occuper avec Erika de l'œuvre de Thomas, et surtout des droits étrangers. Elle a publié en 1974 « Meine ungeschriebenen Memoiren », un livre d'entretiens, souvenirs à bâtons rompus sur Thomas Mann. Elle est morte en 1980, à 97 ans donc, près de Zurich, dans la maison de Kilchberg où la famille s'était définitivement fixée en 1954 et où habite aujourd'hui encore Golo.

Jean-Claude PERRIER

Son fils Golo, l'historien



Golo en 1937

Le 27 mars 1909 naît Angelus Gottfried Thomas Mann, plus connu sous le nom de Golo Mann. Brillant étu-

diant en philosophie, il quitte l'Allemagne à l'automne de 1933 pour la France où il enseigne l'allemand et l'histoire à l'Ecole normale de Saint-Cloud.

Le 7 décembre 1936, le III^e Reich déchoit Golo et tous les membres de la famille Mann de la nationalité allemande. En 1930, Golo rejoint son père aux Etats-Unis. En 1940, volontaire pour le service militaire en France, il devient chauffeur à la Croix-Rouge, mais est interné para le gouvernement de Vichy.

Il parvient à prendre la fuite et rejoint, en septembre 1940, les Etats-Unis. Quand l'Amérique entre en guerre, il est affecté à l'Intelligence Service à Londres. Fin 1946, il est de retour aux Etats-Unis où il recommence à enseigner. Il voit souvent ses parents, mais donne le sentiment d'un homme fermé, introverti.

Célibataire, il travaille intensément et devient vite un historien et un universitaire

célèbre et réputé. Il rentre en Europe avec ses parents et enseigne les sciences politiques et l'histoire dans les universités allemandes, tout en collaborant régulièrement à divers journaux et revues. Parmi son œuvre abondante, relevons les ouvrages consacrés à Karl Jaspers, qui fut son professeur de philosophie à Heidelberg, Schiller, dont le livre « la Guerre de Trente Ans » avait déterminé, dès l'âge de dix ans, sa vocation d'historien, Walenstein et, bien sûr, des souvenirs sur son père, pour lequel il était devenu un interlocuteur intéressant à partir de l'exil aux Etats-Unis.

Golo Mann est un historien à l'écriture plus littéraire que scientifique et un homme profondément sceptique et conservateur. Très attaché à sa famille et à la mémoire de son père, il vit aujourd'hui, solitaire, près de Zurich.

O. M.

Sa fille aînée : Erika, la journaliste

Erika, la fille aînée de Thomas et Katia Mann, mais aussi leur préférée, naît en 1905. Elle fait ses études à Munich. De 1923 à 1933, elle est actrice au « Deutsches Theater ». En 1927, elle voyage avec son frère chéri, Klaus, aux Etats-Unis. A son retour, elle épouse l'acteur Gustav Gründgens, avec qui elle avait joué, en 1925, une pièce de Klaus. Ce mariage sera pour son frère un déchirement.

On a même prétendu que Gründgens fut le modèle de Hendrik Höfgen, le héros du « Mephisto », roman de Klaus Mann. Le 1^{er} janvier 1933, elle inaugure un cabaret antifasciste, « le Moulin à poivre » qu'elle dirige et anime. En mars 1933, elle quitte l'Allemagne et part en tournée aux Etats-Unis, où elle n'a aucun succès. En juin, elle épouse le poète anglais Wystan H. Auden, mariage blanc pour avoir un passeport : elle ne le connaissait pas !

Auden deviendra ensuite un ami de toute la famille et de Thomas lui-même, si bien qu'Erika ne divorcera pas ! A partir de 1937, elle s'installe en Amérique, où elle mènera une carrière de conférencière et d'écrivain. Elle publie « School for barbarians » en 1938, sur les méthodes nazies d'éducation, « Escape to life » en 1939, « The other Germany » et « The lights go down » en 1940. A partir de 1940, elle est correspondante de guerre pour les journaux anglo-saxons. Elle va à Londres, en Egypte, en Normandie, en Allemagne avec l'armée américaine. Ensuite, elle voyage entre l'Europe et les Etats-Unis, jusqu'à ce que son père s'installe définitivement à Zurich, en 1953.

Elle deviendra alors sa fidèle et précieuse collaboratrice. Après sa mort, en 1955, elle assurera l'édition de la « Correspondance de Thomas Mann » et en 1956 la publication d'une anthologie des textes de son père sur Wagner : « Wagner et notre temps ». La même année, elle a publié « Das Letzte Jahr », récit de la dernière année de la vie de Thomas Mann. Elle s'est beaucoup occupée aussi des problèmes des droits cinématographiques pour les adaptations des œuvres de Mann à l'écran. En 1965, l'Allemagne célèbre avec éclat son soixantième anniversaire. Erika est morte le 27 août 1969.

J.-C. P.

La petite dernière : Monika, l'exilée de Capri

Monika, née en 1910, est la petite dernière des enfants de Thomas Mann, et on le lui a toujours fait sentir. Elle poursuit des études de musique à Florence. Puis devint journaliste. Elle épousa en 1939 l'historien d'art Jenő Lanyi qui fut tué en 1940, dans un bateau torpillé par les Allemands. De ce drame, elle ne se remit jamais tout à fait.

Elle s'est ensuite fixée à Capri, où elle vit toujours aujourd'hui, en marge de sa famille, publiant de temps en temps un récit sans grand intérêt. Elle a publié son autobiographie où elle parle bien sûr abondamment de son père, sous le titre « Vergangenes und Gegenwärtiges ».

J.-C. P.